

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Contes de Californie et d'ailleurs

Jacques G. Benay

Volume 14, Number 3 (81), July 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30615ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Benay, J. G. (1972). Contes de Californie et d'ailleurs. *Liberté*, 14(3), 55–66.

Contes de Californie et d'ailleurs

I

— Tu joues ? demanda le petit Georges tout en se penchant vers son ami.

— Je travaille, répondit le petit écureuil tout en reniflant un brin d'herbe.

— Moi aussi, dit le petit Georges.

— Et que fais-tu quand tu travailles ? demanda l'écureuil avec indulgence.

— Je cherche mes billes, répondit le petit Georges avec la gravité d'un magistrat.

— Elles sont très jolies, tes billes, dit l'écureuil à son petit ami, comme pour lui faire plaisir.

— Je sais, dit le petit Georges, le jour, elles éclairent le soleil et, la nuit, elles font briller la lune.

— C'est vrai, dit l'écureuil, mais entre nous et sans vouloir t'offenser, il leur manque quelque chose.

— Et quoi ? demanda le petit Georges avec une trace d'angoisse dans la voix.

— Elles ne sentent pas le parfum des noisettes, expliqua l'écureuil.

— C'est à vérifier, répliqua le petit Georges.

Il n'y a rien à vérifier, dit l'écureuil sur un ton péremptoire.

— Et qu'en sais-tu ? demanda le petit Georges.

— C'est que j'ai failli me décrocher une dent avec l'une d'entre elles, reparti sur-le-champ l'écureuil, tout à la fois embarrassé et agacé par la question de son ami.

— Fallait pas faire ça, dit le petit ami, de toute façon c'est défendu.

— Défendu ou pas, moi, quand je trouve une noisette, je la hume, je l'ouvre, et je la croque, et tout ça sans me casser une seule dent, dit l'écureuil, l'oeil ravi et la queue en S majuscule.

— Tu as bien de la chance ! s'exclama avec envie le petit Georges qui, de ses yeux d'agate, cherchait dans l'ombre d'une orchidée diaprée une bille couleur de sucre d'orge.

— Tu en trouveras certainement une, dit l'écureuil après avoir lu dans le regard mélancolique de son ami, et tandis qu'il se mettait à creuser un trou dans le gazon du jardin.

— Tu ne devrais pas faire ça, dit le petit Georges d'une voix basse en regardant du côté de la maison.

— Faire quoi ? demanda l'écureuil sans interrompre son travail.

— Faire des trous dans la pelouse, répondit le petit Georges.

— Et pourquoi pas ? rétorqua l'écureuil.

— Parce que c'est défendu, répondit le petit Georges, tandis qu'un nuage noir entraînait dans le jardin.

— Mais alors tout est défendu chez toi ! s'exclama l'écureuil scandalisé en se redressant sur ses pattes de derrière à la vitesse d'un éclair, le poil de sa fourrure argentée tout ébouriffé par cette nouvelle insolite.

— C'est comme ça, dit le petit Georges avec lassitude.

— Mais pourquoi est-ce défendu ? demanda l'écureuil avec insistance.

— Parce que c'est comme ça, répéta le petit Georges mais cette fois-ci avec un profond sentiment de résignation.

— Comme ça ! Comme ça ! s'exclama à deux reprises l'écureuil, mais ça n'a pas de sens !

— Je sais, dit le petit Georges.

Mais si tu sais tu dois savoir pourquoi, reprit l'écureuil en se rapprochant de son petit ami.

— C'est difficile à dire, dit le petit Georges en laissant échapper de ses lèvres fanées un gros soupir.

— Mais rien n'est difficile à dire, dit l'écureuil, il suffit tout simplement de faire un effort.

— C'est ce que tu crois, répliqua le petit Georges en cueillant d'un geste de la main les derniers éclats du soleil.

— Et pourtant, dit l'écureuil après avoir réfléchi, il faudrait toujours savoir pourquoi c'est défendu.

— Tu as raison, dit le petit Georges en regardant sa maison disparaître dans le nuage noir.

— Eh bien ! si j'ai raison, dis-le-moi, reprit l'écureuil en caressant la main de son petit ami avec la moustache de son petit nez pointu.

— Eh bien ! ... c'est peut-être parce que ... parce que tes parents sont plus gentils que les miens, murmura le petit Georges les yeux embués de tristesse.

II

— Je ne vois plus le ciel, dit le petit Georges tout en se promenant avec son ami dans la grande allée du jardin.

— Nous ne voyons plus le ciel, confirma sans entrain l'écureuil tout en examinant les arbres de haute futaie qui bordaient l'allée.

— C'est triste, dit le petit Georges.

— C'est bien triste, répéta l'écureuil comme un écho.

— Les jours sont tristes et longs, dit le petit Georges.

— Tristes et longs, reprit l'écureuil en se grattant une oreille.

— Et quand le retrouverons-nous, le ciel ? demanda le petit Georges à son ami.

— Mais, quand il fera beau, fit remarquer l'écureuil.

— Et s'il ne faisait plus beau ? demanda le petit Georges avec un brin d'anxiété dans sa voix fluette.

— S'il ne faisait plus beau, s'il ne faisait plus beau ? Mais ma parole, tu es dans les nuages aujourd'hui, mon ami ? Tu sais fort bien qu'il finit toujours par faire beau, déclara l'écureuil avec impatience.

— Non, je ne sais pas, dit le petit Georges, d'autant plus qu'avec le ciel on ne sait jamais.

— Comment ne sait-on jamais ! reprit l'écureuil sur un ton très irrité.

— C'est que ... enfin, je veux dire que si le ciel est toujours là-haut, et non pas ailleurs dans l'autre monde, pourquoi, alors, se cache-t-il depuis si longtemps ? demanda le petit Georges après beaucoup d'hésitation.

— Mais pardi, dit l'écureuil très sûr de lui-même, c'est très simple : c'est à cause des nuages, voilà tout.

— Oh ! les nuages, répéta le petit Georges sans conviction.

— Voyons ! ne t'inquiète pas, dit l'écureuil, tu verras le vent finira bien par les chasser.

— Je n'en suis plus sûr, dit le petit Georges comme à lui-même.

— Et pourquoi n'en es-tu plus sûr ? demanda l'écureuil.

— D'abord parce qu'ils sont lourds et redoutables comme de vieux donjons, ces vilains nuages, répondit le petit Georges.

— Et ensuite ? interrompit l'impatient écureuil.

— Eh bien, parce que ... parce que ... murmura le petit Georges sans pouvoir achever sa pensée.

— Parce que quoi ? insista l'écureuil d'un air cette fois, très inquisitorial.

— Parce que c'est ce qu'on dit, répondit le petit Georges avec lassitude.

— Et qui dit quoi ? demanda l'écureuil.

— Oh ! les gens, répondit le petit Georges d'un air vague.

— Les gens, les gens, répéta l'écureuil d'un air bourru, et qui sont-ils tous ces gens qui ne savent même pas parler aux oiseaux de lune.

— Oh ! Eh bien, les gens du voisinage, expliqua le petit Georges.

— Les gens du voisinage ? répéta l'écureuil tout surpris par cette révélation.

— Oui, les gens du voisinage ... les gens du quartier ... et puis les autres, tous les autres, ajouta le petit Georges, l'air gêné.

— Et quels autres ? s'enquérit l'écureuil de plus en plus curieux.

— Oh ! que veux-tu que je te dise ? il y en a tellement ! dit le petit Georges.

— Par exemple ? s'empressa de demander l'écureuil.

— Eh bien, il y a les théologiens, les moralistes, les moralistes et les financiers, les financiers et les philosophes, les philosophes et les généraux, les généraux et les métaphysiciens, les métaphysiciens et les archevêques, les archevêques et les météorologistes ...

— Les mété ? interrompit l'écureuil comme pour se protéger de cette avalanche subite de mots.

— Les météorologistes et tous les gens sérieux, cria le petit Georges hors de lui-même.

— Les gens sérieux ! les gens sérieux ! répéta l'écureuil outragé, mais c'est toi qui n'es pas sérieux, et d'abord, qui sont-ils tous ces gens-là ?

— Je viens de te le dire : les philosophes, les généraux, les maréchaux, les mé ...

— Ah ! je t'en prie, ne recommençons pas, coupa l'écureuil.

— Je ne recommence pas, je t'explique, fit remarquer le petit Georges.

— Tu ne m'as rien expliqué du tout, protesta l'écureuil.

— C'est que tu ne cesses de m'interrompre, dit le petit Georges.

— Et toi de compliquer les choses, rétorqua l'écureuil.

— Ce n'est pas moi qui complique les choses, objecta le petit Georges, une paillette de tristesse dans ses yeux d'agate, c'est les gens sérieux.

— Mais, qu'est-ce qu'ils peuvent bien te dire tous ces gens qui te rendent si chagrin ? demanda l'écureuil en se rapprochant de son ami.

— Oh ! des choses, répondit le petit Georges.

— Oui mais, quelles sortes de choses ? dit l'écureuil en insistant gentiment.

— Eh bien, ils disent... ils disent que c'est de notre faute si les nuages ne s'en vont plus.

— De notre faute ? répéta l'écureuil avec consternation.

— Oui, de la nôtre, confirma le petit Georges la mine contrite et osant à peine regarder dans la direction de sa maison.

— Et comment cela serait-il ? demanda l'écureuil perplexe.

— Eh bien, expliqua le petit Georges à voix basse, très basse comme s'il eut peur d'être entendu, c'est que... c'est parce que nous aurions... nous aurions tous péché...

— Nous aurions quoi ? demanda l'écureuil en dessinant avec sa queue fourrée un grand S majuscule.

— Péché, tu entends, péché, est-ce que c'est clair maintenant ? dit le petit Georges en appuyant sur ses syllabes.

— Non, répliqua l'écureuil en se frottant le nez avec ses deux pattes de devant.

— Comment non ? dit le petit Georges, c'est pourtant très clair.

— Moins que jamais, répondit l'écureuil. Et d'abord qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire : « pécher » ?

— Comment ! s'exclama le petit Georges frappé d'un grand étonnement, tu ne sais donc pas ?

— Non, répondit sans vergogne l'écureuil.

— Vraiment pas ? insista le petit Georges l'air tout incrédule.

— Je t'assure, vraiment pas, répondit l'écureuil en retroussant ses babines.

— Ah ! s'exclama le petit Georges avec une douloureuse envie, que tu en as de la chance, toi.

III

— Notre jardin est le plus beau de la contrée, dit le petit Georges tout en se penchant vers son ami.

— C'est juste, répondit l'écureuil tout d'admiration devant les grands séquoias et les noyers du jardin.

— Avec ses séquoias, ses oiseaux du paradis et ses asphodèles c'est le plus beau de la contrée, reprit le petit Georges, et pourtant...

— Et pourtant quoi ? interrompit l'écureuil, son pelage ondoyant semé de frissons de lumières.

— Et pourtant ce n'est déjà plus le même, poursuivit le petit Georges tandis qu'une ombre de tristesse flétrissait l'éclat de ses yeux d'agate.

— Mais comment n'est-ce plus le même ? Rien à ma connaissance n'est changé, puisque les grands séquoias et les noyers du verger sont éternels, fit remarquer l'écureuil à son ami.

— En effet, répliqua le petit Georges, tout est en ordre, et pourtant ce n'est plus comme autrefois, l'air est envenimé, pollué, et puis...

— Et puis quoi encore ? interrompit l'écureuil visiblement contrarié.

— Eh bien... et puis... il y a que j'ai découvert...

— Découvert quoi ? demanda l'écureuil impatient.

— Mais cesse donc de m'interrompre, dit le petit Georges avec une trace d'ennui dans la voix.

— Je ne t'interromps pas, répliqua l'écureuil, je veux savoir, voilà tout.

— C'est beaucoup demandé, fit observer le petit Georges l'air absorbé, moi aussi je voudrais savoir, avoir un grand savoir. Ah ! que la vie serait légère et combien faciles seraient les réponses aux questions qu'on nous pose et qu'on se pose !

— Mais voyons, que se passe-t-il ? dit l'écureuil en se blottissant près de son ami, tu es toute chose.

— Et bien plus, murmura le petit Georges, figure-toi, oui, figure-toi que j'ai peur, très peur.

— Tu as peur ! s'exclama plein de surprise l'écureuil.

— Oui... j'ai peur, peur, très peur même, confirma le petit Georges, ses yeux d'agate pâlis d'angoisse.

— Et peur de quoi ? demanda l'écureuil à la fois curieux et plein d'alarme.

— Peur... peur de... répéta en vain le petit Georges.

— Mais achève, dit l'écureuil agacé par tant d'hésitation de la part de son ami.

— Ne te fâche pas, implora le petit Georges, c'est si difficile... si difficile et si pénible lorsqu'on est habité par la peur.

— Mais avec moi tu n'as aucune raison de t'enfermer dans le silence, comme une noix dans son écorce. Après tout, ajouta l'écureuil, de quoi aurais-tu peur dans notre beau jardin de Californie ?

— Hélas ! ce n'est pas peur de *quoi* mais de *qui* qu'il faudrait dire, précisa le petit Georges tout en lançant un regard de fugitif vers l'arbre du milieu du jardin.

— Peur de qui ! Mais enfin quel est ce grand mystère ? demanda l'écureuil de plus en plus intrigué.

— C'est bien en vérité un grand mystère, prononça le petit Georges avec lassitude. Figure-toi... figure-toi qu'il y a...

— Qu'il y a quoi ? intervint l'écureuil comme pour encourager son compagnon en détresse, dis, mais dis toujours, voyons, fais un effort.

Eh bien, il y a, reprit le petit Georges en faisant cette fois-ci un très gros effort, eh bien, puisque tu insistes apprends, mon ami, qu'il y a un serpent dans notre jardin.

— UN SERPENT ! répéta l'écureuil médusé. Mais c'est inconcevable, inconcevable et inimaginable. Il doit y avoir erreur. Tu *devais* imaginer rêver.

— Hélas ! non, dit le petit Georges avec gravité, c'était bien un serpent, je n'en suis que trop certain.

— Si tu en es si certain, explique-moi, dis-moi ce que ce venin vient faire sous nos fleurs, s'empessa de s'enquérir l'écureuil en se plantant bien droit devant son ami.

— Eh bien, sache que cette créature des enfers non seulement marche sur son ventre mais qu'elle parle, tu m'entends ? Elle parle aussi bien qu'un nabab des Indes.

— Le misérable ! L'intrus ! s'écria l'écureuil, et moi qui croyais être le seul animal qui sût parler. La Nature m'aurait-elle trompé ?

— Certes non, dit le petit Georges, toi tu es trop gentil.

— Mais de toute façon comment sais-tu qu'il parle ? demanda l'écureuil.

— Comment le sais-je ? Mais pardi c'est parce que je l'ai entendu.

— Et tu... n'imaginais pas... ne rêvais pas quand tu l'entendais ? s'enquérit l'écureuil.

— Mais je n'imagine rien, n'invente rien. Imaginer, inventer, mon ami, est un don qui n'est donné qu'aux dieux. Je te dis et je te répète que je l'ai entendu, m'entends-tu ? entends-tu jusqu'au cœur de mon âme.

— D'accord, d'accord, je t'entends, te comprends. Mais enfin, bref, passons, et pour arriver au bout de cette histoire, veux-tu une fois pour toute me dire ce que ce petit nabab qui parle et qui marche sur son ventre mal écaillé a bien pu te souffler à l'oreille, demanda l'écureuil en pointant très haut ses oreilles de souris.

— Il m'a dit... il m'a dit, mais encore une fois me croiras-tu ? il m'a dit que j'étais libre, libre de manger du fruit de l'arbre d'agate, l'arbre d'agate qui est au milieu du jardin, dit le petit Georges à voix basse, très basse et tout en jetant un coup d'oeil craintif du côté de sa maison.

— ET ALORS ? lança l'écureuil.

— Comment ET ALORS ? reprit le petit Georges, ne saisis-tu donc pas l'importance de la parole du serpent ?

— Franchement, répliqua l'écureuil, je ne saisis pas un mot, mais pas un seul mot de tout ce que tu me racontes. Et moi qui déjà tremblais de frayeur, m'imaginant mon nid pillé, ma liberté usurpée, et mes provisions envolées. Non, vrai-

ment, excuse-moi, tu es mon ami, mais je trouve que tu exagères un peu trop avec tes histoires de serpent.

— Entends, protesta le petit Georges, laisse-moi finir et tu verras. Le pire de l'histoire c'est que l'arbre du milieu du jardin, eh bien, c'est l'arbre de ce venin comme tu disais si bien il y a un instant.

— Et depuis quand ? demanda l'écureuil son pelage tout ébouriffé d'indignation et sa queue en panache.

— Depuis toujours, fut la réponse du petit Georges.

— Depuis toujours ! Depuis toujours ! répéta l'écureuil en bougonnant. Mais c'est impossible, non seulement impossible mais impensable ! Que dis-je ? C'est... c'est contre nature ! Les arbres, mon ami, n'ont pas de propriétaires, ne doivent pas, ne peuvent pas avoir de propriétaires. Ni maîtres ni esclaves chez nous. Que ce soient des séquoias ou des arbres d'agate, sans parler évidemment des grands noyers, la nature nous les a donnés afin que nous puissions tous en jouir. De vrai, mon ami, apprends qu'ils appartiennent à tout le monde, à toi comme à moi, aussi bien qu'au grand nerval de Californie.

— Le grand nerval de Californie ? dit le petit Georges tout ébloui par le flot de paroles de son ami, mais je croyais que c'était un monstre marin de l'Antarctique.

— Qu'importe, déclara l'écureuil, le fait est que l'arbre d'agate ne peut pas être la propriété exclusive du serpent.

— Je regrette, dit le petit Georges, mais il ne peut en être ainsi.

— Et pourquoi pas ? demanda l'écureuil.

— Parce que... parce que c'est l'arbre, l'arbre du fruit... du fruit défendu, expliqua le petit Georges tandis qu'une nappe de brume se glissait, fugace, entre deux séquoias séculaires.

— L'arbre du fruit défendu ? Mais qui a bien pu te raconter de telles fadaïses ? demanda l'écureuil d'un air à la fois surpris et guoguenard.

— Ne ris pas, ordonna le petit Georges, si tu en touches un et si tu le manges, tu meurs, tu entends, tu meurs les yeux grands ouverts.

— Les yeux grands ouverts ! répéta l'écureuil tout en poussant un grand éclat de rire. Ah non, elle est trop bonne celle-ci. Encore une fois, je t'en prie, veux-tu me dire qui a bien pu te raconter une telle fable ?

— Cesse de te moquer, supplia le petit Georges, sinon tu finiras comme le serpent.

— Je te demande pardon, dit l'écureuil, je ne suis pas un serpent, moi, et je n'ai pas la bassesse d'aller jusqu'à marcher sur mon ventre. Que le soleil, la mer et les étoiles de San Pedro m'en préservent !

— Ainsi si tu n'es pas comme le serpent, tu es donc pareil à mon père, rétorqua le petit Georges avec irritation.

— Ah, ah ! Nous y voilà ! J'y suis maintenant. C'est donc ton père qui t'a raconté cette histoire de fruit défendu, hein ? Avoue, c'est ton père, n'est-ce pas ? dit l'écureuil d'un air triomphant.

— Oui, avoua le petit Georges, la voix crispée et le regard tourné du côté de la maison, de la maison de son père. C'est toi qui me l'as fait dire, ajouta-t-il comme pour s'excuser.

— Tu as un bien drôle de père, remarqua l'écureuil.

— Peut-être, dit le petit Georges pensif, mais la question n'est pas là.

— Et où est-elle alors ? demanda l'écureuil.

— Je ne sais pas, avoua le petit Georges l'air confus.

— Comment, tu ne sais pas ? répliqua l'écureuil.

— C'est que je n'arrive pas à me décider, dit le petit Georges, et puis il est si difficile... si difficile de ne jamais faire de peine à personne.

— Dans ce cas-là, mon ami, que tu le veuilles ou non, il faut choisir, dit l'écureuil sentencieusement.

— Choisir ! Choisir ! c'est facile à dire, rétorqua le petit Georges.

— Ce que vous pouvez être compliqués, toi et les tiens, avec vos histoires de fruit défendu, déclara l'écureuil. Ecoute, fais comme moi : croque les noix des grands noyers et oublie les agates de l'arbre du milieu du jardin. De cette façon tu n'auras plus à te tourmenter et l'affaire serait réglée une fois pour toutes.

— Tout ceci est très bien, fit le petit Georges, mais ta solution ne m'explique pas pourquoi un fruit plutôt qu'un autre serait défendu. D'autant plus qu'elles sont si belles ces agates ! Le jour elles éclairent le soleil, et quand vient la nuit elles habillent les étoiles de paillettes d'or.

— Si tu as déjà fait ton choix, pourquoi t'adresser à moi ? fit observer l'écureuil, de toute évidence tu n'as plus qu'à suivre le conseil du serpent.

— Mais ce serait désobéir à mon père.

— Alors fais plaisir à ton père, dit l'écureuil d'un air exaspéré.

— Dis-moi, demanda le petit Georges, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de savoir qui a raison de mon père ou du serpent ?

— Comment pourrais-je le savoir ? répondit l'écureuil, je ne fréquente ni l'un ni l'autre. Et puis d'ailleurs, serpent ou pas serpent, père ou pas père, moi, je n'aime que les noix de nos grands noyers de Californie.

— C'est bien dommage ! dit le petit Georges en soupirant.

— Et pourquoi ça ? demanda l'écureuil en arrondissant sa queue en S majuscule.

— Parce que les agates ont le goût du sucre d'orge, expliqua le petit Georges.

— Alors, c'est très simple, choisis les agates et n'en parlons plus, déclara l'écureuil tout en reniflant un brin d'herbe.

— Oui, mais ... et mon père ? demanda le petit Georges de plus en plus incertain.

— Ton père ! Ton père ! Tu reviens toujours à ton père, rétorqua l'écureuil.

— C'est vrai, constata le petit Georges, on en revient toujours à son père.

— Et au serpent, ajouta le petit écureuil d'un air malicieux.